

La couleur des esclaves dans le *Voyage en Orient* de Nerval

Dans une note à l'édition du *Voyage en Orient* (1851) de Nerval parue dans la Bibliothèque de la Pléiade (une note commentant un passage où le narrateur se dit « navré » à la vue d'une femme pleurant sur le marché aux esclaves du Caire), Claude Pichois parle de la « juste réaction de Nerval devant la femme-objet¹ ». Certes, le narrateur nervalien fait ici preuve d'empathie face à une personne en situation de victime. Mais est-ce toujours le cas dans les pages consacrées aux esclaves vendues dans la capitale égyptienne ? Je voudrais montrer que ce jugement ne prend pas en compte la pluralité des discours (associés aux différentes *couleurs* des esclaves) qui s'entrecroisent dans cet épisode. D'où la nécessité, si l'on veut comprendre les enjeux épistémologiques à l'œuvre dans le *Voyage en Orient*, de tenter de reconstituer les présupposés idéologiques et le savoir anthropologique véhiculés dans ce récit.

I. Rejet de la noirceur

Nerval introduit l'épisode du marché aux esclaves (une scène presque topique dans le « genre » des Voyages en Orient²) avec un chapitre intitulé « L'okel des jellabs », deux mots arabes qu'on peut traduire par « le caravansérail des marchands d'esclaves ». Les premières esclaves que voit le narrateur³ sont des Noires venant du Sennaar, en Nubie, une région que Méhémet-Ali, le vice-roi d'Égypte, avait conquise dans les années 1820. Voici comment il les décrit :

La proéminence de la mâchoire, le front déprimé, la lèvre épaisse, classent ces pauvres créatures dans une catégorie presque bestiale, et cependant, à part ce masque étrange dont la nature les a dotées, le corps est d'une perfection rare, des formes virginales et pures se dessinent sous leurs tuniques, et leur voix sort douce et vibrante d'une bouche éclatante de fraîcheur⁴.

On sent le trouble qui saisit le voyageur occidental qui, tout en essayant d'orienter son jugement esthétique vers l'éloge d'une beauté naturelle, primitive, ne peut s'empêcher de stigmatiser l'« *espèce* la plus éloignée [...] du type de la beauté convenue parmi nous⁵ ». L'emploi du mot *espèce* est évidemment erroné, mais il révèle implicitement la conception *polygéniste* de l'humanité qui s'impose peu à peu au cours du XIX^e siècle⁶. Il est vrai qu'il existe à cette époque un certain flottement terminologique, et que Nerval ne tient pas un discours « scientifique » sur cette question. Mais il est révélateur qu'il emploie, dans ce

¹ Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, t. II, Jean Guillaume et Claude Pichois (éd.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984, p. 1487 (note 1 de la page 339).

² Pour des exemples antérieurs à Nerval, voir mon anthologie *Le Voyage en Égypte*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 2004, p. 604 et suiv.

³ Il faut bien parler du narrateur, personnage de son propre récit, puisque l'on sait qu'en réalité, c'est non pas Nerval, mais son compagnon de voyage, Joseph de Fonfride, qui acquit une esclave au Caire.

⁴ Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 323.

⁵ *Ibid.* ; je souligne.

⁶ Sur le débat entre polygénistes et monogénistes, voir l'article de Claude Blanckaert, « Les conditions d'émergence de la science des races au début du XIX^e siècle », dans Sarga Moussa (dir.), *L'Idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire des Sciences Humaines », 2003, p. 133-149. Je renvoie par ailleurs, dans le même volume, à la contribution de Guy Barthélemy (« Race ou altérité ? De quelques implications textuelles du regard porté sur la diversité humaine », p. 420 et suiv.), qui analyse également l'épisode des esclaves noires dans le *Voyage en Orient* de Nerval, mais en mettant l'accent sur l'ambivalence de l'attitude du narrateur.

passage du *Voyage en Orient*, le mot *espèce* pour qualifier des esclaves noires réduites à un état quasi-animal (« une catégorie presque bestiale »), comme si la noirceur de peau constituait un point limite de l'altérité humaine, fût-ce dans un des récits de voyage les plus ouverts aux différences culturelles et religieuses. Le narrateur indique d'ailleurs clairement ses préférences à son guide-interprète :

Si j'étais en état de mener largement la vie orientale, je ne me priverais pas de ces pittoresques créatures ; mais, ne voulant acquérir qu'une seule esclave, j'ai demandé à en voir d'autres chez lesquelles l'angle facial fût plus ouvert et la teinte noire moins prononcée. Cela dépend du prix que vous voulez mettre, me dit Abdallah ; celles que vous voyez là ne coûtent guère que deux bourses (deux cent cinquante francs) ; on les garantit pour huit jours ; vous pouvez les rendre au bout de ce temps, si elles ont quelque défaut ou quelque infirmité.

« Mais, observai-je, je mettrais volontiers quelque chose de plus ; une femme un peu jolie ne coûte pas plus à nourrir qu'une autre. »

Abdallah ne paraissait pas partager mon opinion⁷.

Le narrateur est pris dans un dilemme, qu'on peut résumer de la façon suivante : soit il achète une esclave conforme au canon esthétique en vigueur en France, et dans ce cas ce ne sera pas une Noire, – mais les esclaves blanches coûtent plus cher, trop cher pour le narrateur, qui dit lui-même ne pas disposer du budget de Chateaubriand et de Lamartine, tout en accusant ceux-ci d'avoir dépensé des sommes excessives pendant leur voyage en Orient⁸ ; soit il se tourne vers les Noires, plus accessibles à sa bourse, – mais alors elles lui déplaisent au point qu'il les situe aux frontières de l'humanité, ce qui n'est pas non plus acceptable pour lui, puisqu'en acquérant une esclave, il veut en même temps une compagne. Le narrateur rejette donc ce qu'il croit être une *espèce* à part entière, à laquelle il associe des caractéristiques physiques évidemment totalement arbitraires, mais très répandues dans le discours « scientifique » de l'époque. On trouve ainsi chez le médecin et anthropologue Virey l'idée que les Noires (comme d'autres groupes humains, d'ailleurs) seraient une espèce à part entière. Virey assure qu'il y aurait chez les Noirs « une plus grande animalité » que chez les Blancs et il fait des singes leurs « compatriotes » au motif qu'ils feraient preuve d'une « agilité extraordinaire⁹ ». Virey ajoutait à ces pages, où la représentation animalisante des Noirs qu'il donnait lui permettait de justifier l'esclavage¹⁰, un dessin où l'on voit, de haut en bas, une tête d'homme blanc, avec un nez bien droit, dans le prolongement du front (la légende précise que l'angle facial est de 90 % degrés), puis en dessous une tête de « Nègre », avec un front fuyant (angle facial : 70 %), enfin, tout en bas de cette série de profils hiérarchisés, une tête d'orang-outang, qui accentue les « défauts » du Noir, avec un angle facial de 60 % ; ce sont là, précise Virey, trois « espèces » différentes¹¹.

Rien ne prouve que Nerval ait lu Virey. Mais, de fait, l'anthropologie de ce dernier contribue à légitimer et à banaliser une représentation dégradante des Noirs et à susciter des manifestations fréquentes de rejet de ces derniers dans la littérature romantique, et plus largement, en Occident, depuis des siècles¹². La fin de la première « rencontre » avec les

⁷ Nerval, *Voyage en Orient* dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 323-324.

⁸ *Ibid.*, p. 322.

⁹ Julien-Joseph Virey, *Histoire naturelle du genre humain* [1820], 2^e éd., Paris, Crochard, 1824, p. 40 et 43.

¹⁰ « Comme leur caractère a plutôt de l'indolence que de l'activité, ils paraissent plus propres à être conduits qu'à conduire les autres, et plutôt nés pour l'obéissance que pour la domination » (*ibid.*, p. 60-61).

¹¹ *Ibid.*, p. 44.

¹² Voir notamment Léon-François Hoffman, *Le Nègre romantique : personnage littéraire et obsession collective*, Paris, Payot, 1973, et William B. Cohen, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Paris, Gallimard, 1981.

esclaves noires, dans le *Voyage en Orient*, confirme en tout cas ce rejet, qui se manifeste jusque dans la pseudo-compassion du narrateur : « À voir ces formes malheureuses, qu'il faut bien s'avouer humaines, on se reproche philanthropiquement d'avoir pu quelquefois manquer d'égards pour le singe, ce parent méconnu que notre orgueil de race s'obstine à repousser¹³. » Accentuée par l'idée de dégradation morale traditionnellement associée à l'esclavage, la représentation nervalienne de ces Noires est aux antipodes de l'image esthétisante (à laquelle elle répond peut-être) qu'un Lamartine avait donnée, dans son propre *Voyage en Orient* (1835), d'un groupe d'Abyssiniennes exposées dans le marché aux esclaves de Constantinople¹⁴.

II. Pitié pour la blancheur

L'épisode des esclaves, dans le *Voyage en Orient* de Nerval, ne s'arrête pourtant pas là. Il se prolonge, dans un chapitre ultérieur intitulé « Abd el-Kérim », du nom du marchand qui, pour retenir son client, lui présente d'autres esclaves. C'est à ce moment-là que l'une d'entre elles, se détachant du lot, suscite la pitié du narrateur :

Il y avait autour de la cour plusieurs salles basses, habitées par des négresses, comme j'en avais vu déjà, insoucieuses et folles la plupart, riant à tout propos ; une autre femme cependant, drapée dans une couverture jaune, pleurait en cachant son visage contre une colonne du vestibule. La morne sérénité du ciel et les lumineuses broderies que traçaient les rayons du soleil jetant de longs angles dans la cour protestaient en vain contre cet éloquent désespoir ; je m'en sentais le cœur navré.

Je passai derrière le pilier, et bien que sa figure fût cachée, je vis que cette femme était presque blanche ; un petit enfant se pressait contre elle à demi enveloppé dans son manteau.

Quoi qu'on fasse pour accepter la vie orientale, on se sent Français... et sensible dans de pareils moments. J'eus un instant l'idée de la racheter si je pouvais, et de lui donner la liberté¹⁵.

Le jugement du narrateur qualifiant les « négresses » de « folles pour la plupart » contribue à rejeter celles-ci aux frontières de l'humanité pensante. D'ailleurs, ces femmes rient « à tout propos », donc, littéralement, *sans raison* : elles sont du côté d'une *irrationalité* qui est moins celle attribuée parfois à l'Orient dans son ensemble¹⁶, que celle associée à une triple altérité négative (féminité « hystérique », noirceur « repoussante », esclavage « dégradant »). Ce rire des esclaves noires, qui semble constituer l'une de leurs caractéristiques dans le récit nervalien (il apparaît aussi bien avant qu'après le passage cité) a pour effet d'introduire une *distance*, de dédramatiser l'humiliation et la souffrance, et, *in fine*, de déculpabiliser un spectateur qui peut, à tout moment, se transformer en acheteur, donc en complice d'un système esclavagiste qui vient d'être aboli dans les colonies françaises, mais qui perdure à la même époque en Orient¹⁷. D'ailleurs, le narrateur le dit clairement dans le chapitre sur « L'okel des jellabs » :

¹³ Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 325. Yann Le Bihan a également reproduit cette citation de Nerval, sans toutefois la replacer dans le contexte de l'ensemble de cet épisode (*Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 63, note 24).

¹⁴ À la date du 29 mai 1833, Lamartine écrivait dans son récit de voyage : « Ces visages étaient en général d'une grande beauté. Les yeux en amande, le nez aquilin, les lèvres minces, le contour ovale et délicat des joues... » (Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 560).

¹⁵ Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 339. C'est la fin du premier paragraphe que Claude Pichois commente, dans la note que j'ai citée en introduction.

¹⁶ On pense bien sûr au « discours orientaliste » mis en lumière par Edward Saïd, dont l'ouvrage (*L'Orientalisme*, trad. fr., Paris, Seuil, 1980), fondateur dans le débat sur la représentation de l'Orient, doit en même temps être parfois nuancé.

¹⁷ *Les Femmes du Caire*, la première partie du *Voyage en Orient* de Nerval, paraît pour la première fois de

« Ces pauvres filles se laissaient faire avec assez d'insouciance ; la plupart éclataient de rire presque continuellement, ce qui rendait la scène moins pénible¹⁸. »

À ce rire des esclaves noires « insoucieuses et folles » s'opposent les larmes d'une femme « presque blanche », laquelle se détache de la masse des autres esclaves tout à la fois par son attitude éplorée, conforme à sa situation de victime (sa *raison* l'aide à comprendre que l'esclavage est *déshumanisant*) et par sa douceur maternelle (elle a donné la vie, elle protège et réchauffe son enfant). Cette esclave tranche également sur celles qui l'entourent par son habillement : elle est « drapée dans une couverture », ce qui lui donne une beauté sculpturale, alors que les autres sont presque nues, tout en étant « défigurées par une foule de tatouages, d'incisions grotesques », comme le précisait le narrateur un peu plus tôt¹⁹. Enfin et surtout, cette figure qui suscite l'empathie du narrateur est « presque blanche », c'est-à-dire qu'elle perd l'une des marques essentielles de son altérité (la noirceur de peau) pour tendre vers une blancheur comparable à celle du voyageur. Du coup, c'est moins contre le traitement réservé à la « femme-objet²⁰ » que s'indigne Nerval (car, si tel était le cas, *toutes* les esclaves devaient être mises sur le même plan) que contre l'abaissement moral et matériel d'une mère dont la couleur de peau « autorise » une proximité émotionnelle. Cette figure maternelle anonyme, dont le visage est à la fois présent et absent (il est caché, mais les larmes sont visibles) a pour elle une blancheur qui l'« innocente » et qui fait basculer le narrateur d'un sentiment de rejet vers une sentiment de pitié.

Nerval n'est ni un anti-abolitionniste ni un militant abolitionniste, comme l'est Victor Schoelcher au même moment²¹. Si le narrateur du *Voyage en Orient* se sent tout d'un coup directement concerné, touché personnellement par le malheur de cette esclave portant son enfant, c'est peut-être parce qu'elle a un point commun physiologique avec lui-même. Il y a bien, dans ce texte comme souvent à la même époque, une polarité des couleurs de peau, une « axiologie » du blanc et du noir...

III. L'imaginaire de la « race jaune »

N'y a-t-il pas, cependant, une « troisième voie » qui permettrait de sortir de cette opposition en forme d'impasse ? Toujours est-il que le narrateur du *Voyage en Orient* ne porte finalement son choix ni sur une esclave noire (qu'il trouve laide) ni sur une blanche (trop chère pour lui), mais sur une femme de « race jaune²² ». En effet, dans le chapitre intitulé « La Javanaise », il raconte qu'il achète (non sans avoir hésité à marchander son prix) une esclave prénommé Zeynab, – un prénom qui renvoie à l'une des filles du Prophète, comme l'a fait remarquer Jacques Huré²³. Un certain nombre d'indices permettent d'ailleurs de conclure qu'elle est musulmane, notamment l'épithète qu'elle emploie à l'égard de son nouveau maître, dans l'embarcation qui l'emmène au Liban²⁴, ou encore la mention du henné qui

manière séparée en 1848, l'année même de l'abolition définitive de l'esclavage dans les colonies françaises (voir Nelly Schmidt, *L'Abolition de l'esclavage. Cinq siècles de combats (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Fayard, 2005, p. 13). En Égypte, le trafic d'esclaves ne diminue qu'à la fin du XIX^e siècle, malgré l'interdiction décrétée par l'empire ottoman, en 1857, à l'exception du Hedjaz (voir Bernard Lewis, *Race et esclavage au Proche-Orient*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1993, p. 119 et suiv.).

¹⁸ Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 324.

¹⁹ *Ibid.*, p. 325.

²⁰ Selon la formule de Claude Pichois (voir *supra*, n. 1).

²¹ Voir son ouvrage *L'Égypte en 1845* (paru en 1846), où il dénonce tout à la fois la traite des esclaves sur un plan général et l'autocratie du vice-roi Méhémet-Ali, accusé de réduire son peuple en « esclavage ».

²² Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 341.

²³ Dans l'édition qu'il a procurée du *Voyage en Orient* de Nerval, Paris, Imprimerie nationale, 1997, t. I, note 150 renvoyant à la page 460.

²⁴ « *Giaour !* s'écria-t-elle », c'est-à-dire « infidèle », un terme arabe désignant les chrétiens (Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 442).

couvre ses bras et ses pieds²⁵, qui peut peut faire penser à la pratique des musulmans pendant la période du Ramadan, – ce qui n’empêche pas le narrateur de croire, pendant un temps, qu’elle est hindoue, malgré l’absence de réaction de Zeynab lorsqu’il lui parle de Brahma²⁶. Au reste, il est possible que Nerval chercher à brouiller les pistes et à donner de cette esclave, dont on apprendra par la suite qu’elle est d’origine malaise, une image qui renvoie à une identité complexe, du moins encore peu connue à l’époque (un islam qui n’est ni arabe ni africain). Voici comment elle est décrite :

Je poussai un cri d’enthousiasme ; je venais de reconnaître l’œil en amande, la paupière oblique des Javanaises, dont j’ai vu des peintures en Hollande ; comme carnation, cette femme appartenait évidemment à la race jaune. Je ne sais quel goût de l’étrange et de l’imprévu, dont je ne pus me défendre, me décida en sa faveur. Elle était fort belle, du reste, et d’une solidité de formes qu’on ne craignait pas de laisser admirer ; l’éclat métallique de ses yeux, la blancheur de ses dents, la distinction des mains et la longueur des cheveux d’un ton acajou sombre, qu’on me fit voir en ôtant son tarbouch, ne laissait rien à objecter aux éloges qu’Abd el-Kérîm exprimait en s’écriant : « *Bono ! bono !* »²⁷

À y regarder de près, Zeynab rassemble en elle des traits culturels multiples. L’étrangeté qu’elle incarne, et qui séduit d’abord le narrateur²⁸, n’est pas un exotisme de la pureté ethnique, malgré l’apparente évidence de son appartenance à la « race jaune ». En effet, on retrouve en elle les eux « couleurs » des esclaves précédemment examinées (la « blancheur de ses dents » contraste avec ses cheveux « d’un ton d’acajou sombre »). Tout en ayant les traits physiques attribués par le narrateur à une Asiatique (elle a « l’œil en amande » et « la paupière oblique » d’une Javanaise), Zeynab possède donc un ensemble de caractéristiques qui renvoient aussi à l’Europe et à l’Afrique. Tout se passe comme si la pigmentation « jaune » (une désignation aussi conventionnelle que les précédentes, puisqu’elle rassemble des peuples physiquement très différents les uns des autres) constituait une sorte d’entre-deux, de moyen terme entre le blanc et le noir. Comme si, faute de pouvoir choisir (pour des raisons différentes) une esclave noire ou une esclave blanche, le narrateur du *Voyage en Orient* se rabattait sur une couleur de peau « intermédiaire », celle de Zeynab, qui renvoie plus à un imaginaire de l’hybridité anthropologique qu’à une catégorie préformée du discours raciste contemporain. De sorte que si, dans un premier temps, il cautionne une symbolique traditionnelle des couleurs de peau, il tente manifestement d’échapper à ce clivage simpliste (l’opposition blanc/noir) en choisissant un nouveau paradigme relevant de la « mixité ». En ce sens, sa préférence raciale est conforme à la logique profondément syncrétique à l’œuvre dans le *Voyage en Orient*, – on sait, en effet, que dans la deuxième partie du récit, où il est question du Liban, Nerval consacre tout un chapitre à la religion druse, qui le fascine précisément par son caractère composite. Du reste, c’est en cherchant à se débarrasser de Zeynab, qui refuse de lui obéir et qu’il ne veut pas ramener en Europe, que le narrateur tombe amoureux de Saléma, une jeune fille druse avec laquelle il envisage un instant de se marier pour satisfaire son propre désir de s’unir « à quelque fille ingénue de ce sol sacré qui est notre première patrie à tous²⁹ ».

²⁵ *Ibid.*, p. 348.

²⁶ *Ibid.*, p. 354.

²⁷ *Ibid.*, p. 341.

²⁸ « Je subis quelque temps cette fascination de couleur locale » (*ibid.*, p. 348).

²⁹ *Ibid.*, p. 506. Mais on notera que Saléma, bien que renvoyant elle-même à une forme de mixité, donne lieu à un portrait dont l’« africanité » est totalement évacuée, ce qui rend sans doute l’hypothèse du mariage plus acceptable aux yeux du narrateur : « la jeune fille, se laissant voir enfin, me permit d’admirer des traits où la blancheur européenne s’alliait au dessin pur de ce type aquilin qui, en Asie comme chez nous, a quelque chose de royal » (*ibid.*).

Mais avant de devenir un problème, l'esclave Zeynab fait l'objet d'une esthétisation de la part du narrateur. En effet, celui-ci l'identifie comme une Javanaise parce qu'il reconnaît en elle les traits du visage qu'il a vus sur des tableaux de peintres hollandais³⁰. Ce souvenir d'un voyage antérieur qui affleure dans le *Voyage en Orient* est extrêmement révélateur de la façon dont les différentes figures de l'altérité qui jalonnent ce récit apparaissent, non pas – comme on aurait tendance à le penser et comme voudrait le faire croire la poétique des *impressions* de voyage – dans une sorte d'immédiateté perceptive, mais bien souvent comme l'« actualisation » d'images culturelles conservées dans la mémoire. La médiation artistique, dans cette page consacrée à l'éblouissement du premier face à face avec Zeynab, donne évidemment une dignité nouvelle à l'esclave orientale, – une esclave qui, cependant, ne séduit le narrateur que dans la mesure où ses traits de visage asiatiques et sa peau de couleur « jaune » se substituent à la noirceur comme marqueurs identitaires. L'esthétique nervalienne rejoint une anthropologie imaginaire fondée sur l'idée de mélange, ou plus exactement sur celle d'une altérité qui est peut-être déjà intérieure, propre au narrateur lui-même.

On voit, à travers l'examen des pages consacrées aux esclaves dans le *Voyage en Orient*, que celles-ci ne peuvent pas être séparées du contexte historique dans lequel elles ont été produites. Elles renvoient notamment à une hiérarchie des « races » humaines qui est en train d'acquiescer, au début du XIX^e siècle, un label « scientifique » à travers un discours dominant qui postule une irréductible différence entre Noirs et Blancs, conçus parfois comme des « espèces » séparées. On ne peut donc pas déconnecter Nerval du polygénisme triomphant et théorisé, à peu près au même moment, par l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) de Gobineau. S'il véhicule, comme beaucoup de textes contemporains, des clichés sur la « bestialité » des Noirs, l'épisode nervalien des esclaves permet aussi d'échapper, au moins en partie, aux catégories essentialistes du discours raciste, en les remodelant, grâce à une médiation esthétique, selon une « logique métisse » (J.-L. Amselle), comme c'est le cas avec la Javanaise des *Femmes du Caire*.

Sarga MOUSSA
Université de Lyon
CNRS, UMR 5611 LIRE
Courriel : smoussa@free.fr

³⁰ Nerval était en effet allé en Hollande, dès 1836, avec son ami Gautier, lequel en avait tiré son premier récit de voyage, *Un Tour en Belgique et en Hollande* (rééd. Stéphane Guégan, Paris, L'École des lettres, 1997).